



Famille du média : PQN  
(Quotidiens nationaux)

Périodicité : Quotidienne

Audience : 1139000

Sujet du média :

Actualités-Infos Générales



Edition : Du 02 au 03 septembre  
2023 P.36-40

Journalistes : VIRGINIE  
BLOCH-LAINÉ ; RAPHAËLLE  
MACARON

Nombre de mots : 1833 p. 1/5

# MUSSOLINI

## Antonio Scurati sur la piste du Duce

PAGES 16-17

# IDÉES/

## Antonio Scurati

«J'observe  
Mussolini  
et les fascistes  
de l'intérieur»



**L'auteur italien Antonio Scurati sort le troisième tome de son œuvre sur la vie de «M». Son tour de force ? Raconter le fascisme sans l'avoir vécu en utilisant les mots réellement prononcés par Mussolini tout en veillant à ne pas le transformer en un héros tragique.**

Recueilli par  
**VIRGINIE BLOCH-LAINÉ**  
Dessin  
**RAPHAËLLE MACARON**

**P**rofesseur de littérature comparée et d'écriture créative né en 1969 à Naples, Antonio Scurati a inventé un dispositif narratif qui se place en tête des meilleures ventes, en Italie comme en France. Il consiste à raconter la vie de Mussolini depuis son ascension, dans de courts chapitres suivis de documents – des extraits de discours, de journaux intimes, de notes confidentielles. Antonio Scurati nomme cette forme «le roman documentaire». L'auteur prévient le lecteur que le livre «ne renferme rien de

romance, ni, sans doute, de romanesque. Ici, ce n'est pas le roman qui court après l'histoire, mais l'histoire qui se mue en roman».

Après *M, l'enfant du siècle* et *M, l'homme de la providence* (les Arènes 2020 et 2021, traduits par Nathalie Bauer), le troisième volume de la biographie romancée de Mussolini écrite par Antonio Scurati sort ces jours-ci en France (le 7 septembre). Intitulé *M, les derniers jours de l'Europe*, il reprend l'histoire du «Duce», de l'Italie fasciste et de l'Europe en 1938 et se termine en 1940. Un quatrième volume est en cours d'écriture et un cinquième verra peut-être le jour. Une série télévisée inspirée de cette fresque romanesque est en tour-

nage. A l'occasion de la publication du troisième volume, *Libération* a rencontré Antonio Scurati, Milanais élégant, calme et caustique.

**Dans quel milieu êtes-vous né ?**

Mon père était un dirigeant d'entreprise milanais mais son père était un ouvrier de la métallurgie qui a travaillé toute sa vie dans les usines d'Alfa Romeo de Portello, à Milan, un site devenu emblématique de l'histoire ouvrière italienne. Luchino Visconti l'a d'ailleurs filmé dans *Rocco et ses frères*. Ma mère vient d'une Italie complètement différente : elle est née à Naples dans une famille très pauvre, elle a grandi pendant la guerre sous les bombes, sans eau ni électricité. Elle a arrêté sa scolarité à l'école pri-



maire mais si vous la rencontriez, vous ne pourriez pas le croire : elle a un sens esthétique et artistique très développé, elle est créative, curieuse, soutient des conversations ardues.

**Avez-vous grandi à Milan ?**

Non, à Venise, et j'appartiens sûrement à la dernière génération qui a vécu au milieu de véritables Vénitiens. Nous vivions là parce que le travail de mon père l'exigeait. Etre entouré au quotidien de ces pierres splendides m'a marqué. J'ai joué au basket dans ce décor sublime, près d'une église qui s'appelle La Madonna dell'Orto où se trouvent les œuvres les plus extraordinaires de Tintoret. Nous traversions l'église pour atteindre un terrain extérieur. Jouer au basket est une tradition, à Venise, et le faire au milieu de ces monuments superbes allait de soi.

**Quand vous êtes-vous intéressé à la politique ?**

Assez tard. À l'adolescence, dans les années 80, je ne m'y intéressais pas. De surcroît Venise était une ville de province qui n'avait pas été au cœur de l'ébullition passée. L'engagement politique qui avait fortement marqué les années précédentes s'éteignait ; l'actualité, c'était cette extinction. D'ailleurs, je me souviens d'une couverture du journal *l'Espresso* : on voyait une femme blonde, pulpeuse, habillée d'une robe en paillettes, et le titre était « Il Refusso », c'est-à-dire « le retrait », la fin de l'engagement, la démobilisation.

**A quel moment vous êtes-vous formé politiquement, alors ?**

Lorsque, en 1989, je me suis inscrit à la faculté en philosophie à Milan. L'université milanaise avait été le cœur de la lutte en mai 1968. C'est là que s'est faite ma formation, grâce à ceux que j'appellerais des « grands frères », marqués par la Résistance et le fascisme. Ils nous ont transmis l'antifascisme. Ma formation a continué à Paris, en 1995. Je suis venu faire un DEA avec Jacques Derrida

à l'EHESS. Je me souviens de la une de *Libération* annonçant le suicide de Gilles Deleuze. Il était un mythe pour nous autres, étudiants en philosophie. J'étais déprimé à cette époque-là, et l'annonce de son suicide m'a accablé encore davantage. Désormais je ne lis plus de philosophie, et il me semble que cette discipline se tait, qu'elle ne se mêle plus des affaires du monde.

**Les années de plomb vous avaient-elles marqué ?**

Pas vraiment. Mes souvenirs du terrorisme remontent à l'enfance, lorsque la télévision annonçait les attentats meurtriers. J'avais plutôt l'ambition d'écrire des romans sur les antifascistes et la Résistance. D'ailleurs, le roman que j'ai publié avant *M* s'appelle *Il tempo migliore della nostra vita* (« les meilleures années de notre vie »), et il a pour personnage principal Leone Ginzburg, un juif né à Odessa, élevé en Italie, qui a milité très tôt dans la résistance antifasciste.

Je racontais son destin hors du commun en alternance avec l'histoire ordinaire de mes grands-parents. Pour me documenter je regardais des vidéos montrant Mussolini s'exprimer au balcon de la piazza Venezia, à Rome. Pour nous, Italiens, ces images sont si connues que l'on n'y fait même plus attention. Et je me suis dit « personne n'a jamais raconté la vie de cet homme ! ». J'ai senti la possibilité et la nécessité de le faire sous la forme romanesque.

**Avec quelles biographies de Mussolini avez-vous travaillé ?**

J'ai lu tout ce que j'ai pu, à commencer par le travail de Renzo De Felice, auteur de six volumes sur Mussolini dans les années 60. Il a changé l'image du personnage. Mais la biographie sur laquelle je me suis surtout appuyé est écrite par un contemporain de Mussolini, Angelo Tasca [*1892-1960, ndlr*], le père de Catherine Tasca, que vous connaissez, en France. Fils d'un ouvrier

métallurgiste, l'asca fut d'abord un militant syndical et socialiste. Il représentait l'une des plus grandes coopératives européennes de production agricole. Il a, un certain temps, été proche de Mussolini. Puis il est devenu communiste et a participé à la fondation du Parti communiste italien [PCI]. Il a été envoyé en prison, il s'est réfugié en France à la fin des années 20, et pendant la Seconde Guerre mondiale, il s'est rallié à Vichy. Il a travaillé sous l'Occupation pour le ministère de l'Information. Sa biographie de Mussolini s'intitule *Naissance et avènement du fascisme* [publiée en français chez Gallimard, elle est aujourd'hui épuisée].

**Mettez-vous à jour des points que les historiens n'ont pas vus ?**

Je ne suis pas en compétition avec les historiens. Ce sont plutôt mon regard et mon angle qui sont neufs : j'observe Mussolini et les fascistes de l'intérieur. Certains lecteurs ont eu un a priori négatif avant d'ouvrir le roman. Ils ont cru que mon livre susciterait de l'empathie envers Mussolini, reproche adressé aux *Bienveillantes* de Jonathan Littell. Mais cette crainte tombe une fois mes romans lus. Je suis attentif à ne pas transformer Mussolini en héros tragique. Je n'invente aucun dialogue, je n'utilise que les mots réellement prononcés par Mussolini et ses hommes.

**De quel genre relève votre série ? Du « roman historique » ?**

Je la qualifierais plutôt de « roman de l'après-histoire ». C'est l'histoire racontée par quelqu'un qui ne l'a pas vécue. D'autres écrivains en Europe suivent cette voie : en France, Mathias Enard, Eric Vuillard ou Jérôme Ferrari ; en Espagne, Javier Cercas. Cette pratique reflète un symptôme de notre époque : nous avons perdu le sens de l'histoire, et nous le recherchons.

**La façon dont Giorgia Meloni dirige l'Italie vous surprend-elle ?**



Oh non ! Avant les élections, plusieurs journaux écrivaient en une «Le retour du fascisme», avec une photo de Meloni. J'ai suffisamment étudié le fascisme pour savoir qu'il ne reviendra pas sous la même forme. Je ne m'attendais pas à une deuxième marche sur Rome.

**Comment savez-vous qu'il ne reviendra pas sous la même forme ?**

Je ne crois pas au «fascisme éternel» pour reprendre la formule et la thèse bien connues d'Umberto Eco. Je crois, au contraire, que le fascisme est un phénomène historique qui naît d'une bataille pour l'histoire, c'est-à-dire de ce que les militants de l'époque appelaient «l'assaut contre l'histoire». Rien de ce qui est historique ne peut se répéter à l'identique. Cela ne veut pas dire que, dans un contexte analogue, un jour, des actes et des situations similaires ne puissent pas se reproduire, mais ils seront tout de même différents. C'est ce qui se passe aujourd'hui. En guettant le retour du fascisme sous la forme qu'il a prise au XX<sup>e</sup> siècle, nous risquons de ne pas nous apercevoir de son retour car nous aurons regardé du mauvais côté.

**Comment qualifier Giorgia Meloni, alors ?**

Giorgia Meloni est une populiste. Nous sommes, je crois, tous condamnés en Europe, à plus ou moins court terme, à être dirigés par des leaders populistes. Ces hommes et ces femmes politiques n'incarnent pas un retour du fascisme mais ils font courir un danger à la qualité de la vie démocratique.

**Intervenez-vous souvent dans la presse italienne pour commenter la politique intérieure ?**

J'ai tenu un éditorial dans *Il Corriere della Sera* jusqu'à la fin du mois d'août 2022. Ma collaboration s'est interrompue parce que j'avais le sentiment de ne plus pouvoir exprimer librement mes opinions.

Il me semble qu'en Italie, le rapport entre la politique et les intellectuels est rompu. Je sais que beaucoup d'intellectuels ont lu *M*, mais ils ne l'ont pas défendu publiquement. Ils lâchent l'affaire.

Cette chronique dans le journal s'est arrêtée alors que je traversais un moment difficile : j'étais attaqué par la presse d'extrême droite, en particulier par un journal qui s'appelle *Libero*. Il a publié ma photo en une avec ce titre, «Homme de *M*», ce qui a un double sens : il me désigne comme l'auteur de *M*, et comme une merde. A cela se sont ajoutées des menaces sur ma sécurité personnelle, ce dont je ne parle pas trop en Italie parce que je ne veux pas me présenter comme une victime. Mon immeuble a été tagué, etc.

**Chaque volume de *M* est dense. Lorsque vous écrivez, vous vous enfermez et ne voyez plus personne ?**

Pas du tout. J'ai deux filles, l'une de 13 ans, l'autre de 2 ans, et je tiens à m'occuper d'elles. Je continue d'enseigner à l'université, à Milan, et je ne compte pas m'arrêter. L'été, j'aime m'installer pour plusieurs semaines à Ravello sur la côte amalfitaine. C'est un village paradisiaque auquel je suis lié depuis l'enfance. Mes parents y ont acheté une maison il y a cinquante ans. Mes amis sont les mêmes depuis toujours, je bois des cafés avec eux sur la place du village, et nous parlons de foot. ◀

*M, l'enfant du siècle et M, l'homme de la providence* sortent en collection «Poche» (15 €).



**M**  
**LES DERNIERS**  
**JOURS DE**  
**L'EUROPE (III)**  
**ANTONIO SCURATI**  
Traduit de l'italien  
par Nathalie Bauer.  
Les Arènes, 25,90 €,  
(à paraître le 7 sept).

